

« CE QUE LA VIE A À OFFRIR »

L'œuvre d'Els Pelgrom

par Bregje Boonstra¹

Découverte récemment (1988) par les lecteurs français, l'œuvre d'Els Pelgrom allie avec bonheur le fantastique au réalisme. Bregje Boonstra en nous proposant un parcours de l'ensemble de cette œuvre et une mise en perspective des titres les plus fameux, nous révèle certains aspects de la personnalité de l'auteur et la qualité de son talent.

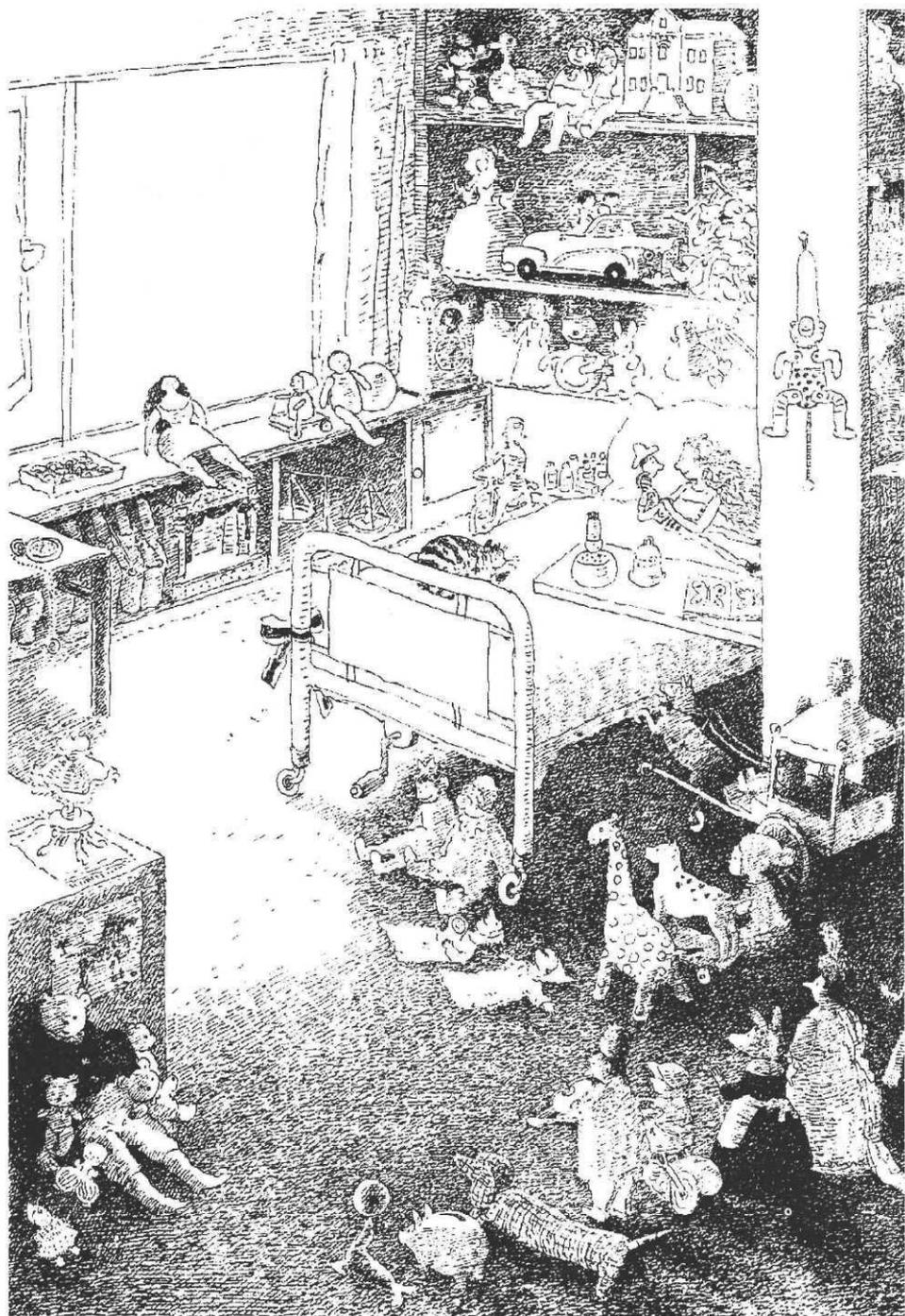
Les éloges et les marques d'estime n'ont jamais fait défaut à Els Pelgrom. Entre 1977 et 1989 elle a écrit dix livres pour enfants, dont cinq ont reçu des prix; d'autre part Els Pelgrom est le seul auteur à avoir reçu trois fois le Crayon d'Or, le prix le plus fameux en littérature enfantine aux Pays-Bas: en 1978 pour *Les Enfants de la Huitième forêt*, en 1985 pour *L'Etrange voyage de Sophie* et en 1990 pour *J'irai toujours par les chemins*. *L'Etrange voyage de Sophie* lui rapporta le Jugendbuchpreis en Allemagne, tandis que *Les Enfants de la Huitième forêt* reçut des prix aux Etats-Unis et en Allemagne, ainsi que le Prix des Treize en France. Ce livre fut également sélectionné par différents jurys d'enfants, ce qui est un phénomène remarquable, dans la mesure où les livres pour enfants que les adultes

portent aux nues font souvent l'objet d'un rejet catégorique de la part des jeunes lecteurs.

Le premier livre qu'ait écrit Els Pelgrom, *La Forêt mystérieuse* (1962), est le seul de ses livres à avoir disparu dans les limbes de l'histoire littéraire, l'auteur estime cette disparition légitime; en effet, qui débusque aujourd'hui ce livre dans les archives, a sous les yeux une petite nouvelle trop explicite, dépourvue de suspense, dans laquelle on ne discerne même pas les contours de l'œuvre postérieure.

L'auteur elle-même aime placer quelques remarques maussades en marge de son succès. Surtout depuis qu'elle s'est retirée à Grenade, en Espagne, il y a un peu plus de cinq ans, elle a perdu l'habitude de la vie

(1) Bregje Boonstra est journaliste et critique littéraire à Amsterdam.



Kleine Sofie en LangeWapper (L'Etrange voyage de Sophie), ill. The Tjong Khing, Querido, 1985

publique des Pays-Bas. « On se montre une seule fois à la télé, et on est propriété publique », proteste-t-elle lors d'une interview.

Lorsque la rédaction d'un magazine littéraire demanda à quelques auteurs de livres de jeunesse d'écrire « un essai d'une dizaine de pages sur les rapports entre la littérature et la littérature enfantine », arriva de Grenade un petit récit drôle et corrosif sur un monsieur qui se prenait pour un personnage très important, parce qu'il rédigeait les messages colombophiles pour son journal local. Le mot joint à l'essai était sans détours : « Voici ce que m'a inspiré votre lettre. Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, comme ces rédactions de magazines littéraires qui se penchent sur la question de savoir s'il existe une littérature enfantine, et – le cas échéant – quelle serait sa place dans la littérature pour adultes, et autres questions de cet ordre. J'ai également pensé que tout ceci ne pourrait peut-être se produire nulle part ailleurs qu'aux Pays-Bas ! »

Même s'il ne s'agit là que d'escarmouches extra-littéraires qui peuvent être inhérentes au fait qu'Els Pelgrom exerce son métier d'écrivain en dehors de sa patrie, elles illustrent tout de même la place assez solitaire que cet auteur occupe dans la littérature enfantine néerlandaise, une place qui est liée aux qualités littéraires intrinsèques de son œuvre, aussi bien qu'à son refus d'être enfermée dans la catégorie d'écrivains de livres pour enfants.

Née à Arnhem en 1934, sous le nom d'Else Koch, Els Pelgrom suivit une formation pour enseigner, exerça très peu de temps le métier d'institutrice, se maria, et eut trois enfants ; pendant cette période, elle fut rédactrice d'une rubrique enfantine pour un journal régional, fit des traductions, adapta des classiques à l'intention des enfants qui ont des difficultés à lire, et écri-

vit des méthodes de lecture sur la commande d'éditeurs scolaires. Ce n'est qu'après son divorce que commença sa véritable carrière d'écrivain, lorsqu'elle trouva dans *Les Enfants de la Huitième forêt* (1977) le moule dans lequel elle pouvait couler ses souvenirs longtemps retenus de la dernière année de guerre, pendant laquelle elle était réfugiée chez une famille de fermiers. Ce livre est généralement considéré comme le véritable premier livre d'Els Pelgrom.

Klaphek

Après la bataille d'Arnhem, une petite fille de onze ans et son père trouvent refuge à Klaphek, une ferme dont le patron et sa femme sont très pieux et très charitables, mais sans aucune ostentation. La guerre pénètre bel et bien dans cette ferme isolée – chaque jour des gens à la recherche de nourriture frappent à la porte, un V1 y tombe, des Allemands y sont cantonnés alors que des Juifs clandestins se cachent dans la forêt –, mais en tout premier lieu, la vie y reste déterminée par la régularité immuable de la traite, de la récolte, d'une vache qui doit mettre bas et d'une cuisine pleine de gens à l'estomac vide. Les oreilles et les yeux grand ouverts, la petite fille trouve sa voie dans la maison surpeuplée. Elle se berce de la sécurité de la vie paysanne, dont elle aura souvent la nostalgie après la guerre. Bien qu'à cette époque la critique cherchât « la petite bête » dans chaque livre traitant de la Deuxième Guerre mondiale et que, dix ans plus tôt, elle eût mis au pilori un livre de Jaap Ter Haar intitulé *Boris*, parce qu'il y figurait un « bon » Allemand, elle ne tarit pas d'éloges sur *Les Enfants de la Huitième forêt*, même si Els Pelgrom y définit un déserteur allemand comme un garçon pétrifié de peur et si elle dit qu'il y avait parfois une « bonne ambiance » pendant la guerre.

« *Le meilleur livre sur la guerre paru aux Pays-Bas jusqu'à ce jour* », et « *Le premier livre qui reste fidèle à la réalité en décrivant la vie et les souffrances quotidiennes de la guerre sans la glorifier* », applaudit-on partout. Après avoir lu la traduction allemande, le Frankfurter Allgemeine publia : « *Els Pelgrom n'a rien analysé, mais elle s'est souvenue.* » Le livre puise effectivement son authenticité et sa force dans le vécu de ses souvenirs personnels, ce qui le différencie également des autres livres de guerre pour enfants, où ce sont souvent le drame et l'héroïsme qui prédominent. Aux yeux des enfants, la vie quotidienne continue quoi qu'il arrive, et ils trouvent leur propre signification à chaque événement, si choquant soit-il.

Les années suivantes, l'auteur s'est montrée réservée quant à l'importance de ce premier livre. Elle le voit comme un « apprentissage », dont le but aurait été pour elle de savoir si elle était capable d'écrire un livre pour enfants. En outre, elle trouve qu'elle écrit bien mieux lorsqu'elle invente une histoire. Il est vrai que, dans ses livres postérieurs, Els Pelgrom manipule la langue avec plus de sobriété, et qu'elle y obtient des résultats intéressants en jouant sur les frontières entre imagination et réalité. Dans *Les Enfants de la Huitième forêt*, l'auteur reste encore un peu trop visible : « *Ce fut là un moment difficile pour monsieur Van Der Hoek. Car comment s'y prendre pour raconter les choses terribles de ce monde à sa fille ? Qui ne préférerait, et de loin, lui dissimuler tout cela ?* » Cependant, malgré ces remarques, *Les Enfants de la Huitième forêt* constitue une base solide pour l'œuvre postérieure, dont elle contient déjà tous les prémices.

Son héroïne est la première d'une série de protagonistes intéressants, assez analogues. Ce sont souvent des petites filles opiniâtres

et entreprenantes d'environ onze ans qui suivent imperturbablement leur petit bonhomme de chemin. Au bout de quelques phrases, le lecteur a l'impression d'être confronté à des personnes vivantes qui l'entraînent dans leur histoire.

Une autre caractéristique qui se manifeste nettement dans ce livre, est le style calme et précis d'Els Pelgrom. La nature est au centre du récit – non pas à travers des parenthèses poétiques sur l'alouette dans le ciel bleu – mais une nature toujours changeante, qui exerce une grande influence sur les événements. Le rythme narratif est lent, aussi lent que la vie paysanne décrite. Aussi suis-je d'avis que le titre original de la traduction américaine *The Winter when time was frozen* est extrêmement pertinent, et au fond plus beau que le titre original. L'écriture est parfois presque naturaliste, prêtant une grande attention à tout ce qui a trait aux sens, ce qui est rare chez les auteurs de livres pour enfants. Le lecteur perçoit la chaleur de l'étable, les chaussures mouillées dans des sabots percés et la douceur du veau nouveau-né. Dans la bouche, il a le goût d'une stalactite de glace – un mélange de neige et de fer –, et il sent l'odeur des couches séchant à côté du poêle, celle des cabinets, et celle de l'approche du printemps. Dans l'œuvre postérieure, l'odorat restera le plus aiguisé de tous les sens. Parfums et odeurs seront toujours mis en valeur pour esquisser rapidement une ambiance ou une situation. Un jour, l'auteur a expliqué à ses lecteurs qu'un enfant voit, entend et sent très nettement tout ce qu'il y a dans son entourage, parce que tout est nouveau : « *On fourre son nez derrière l'oreille d'un chat et on sent une odeur très bizarre – une odeur de peau de chat.* » Non seulement l'auteur sait conserver cette capacité enfantine dans le langage, mais en plus elle éveille ainsi automatiquement les autres sens du lecteur.

Le livre suivant s'intitule *Les Vagabonds du Zakopane* (1978). Trois enfants élevés en Amérique rentrent aux Pays-Bas avec leur mère. Ils sont hébergés d'abord par une tante, puis par un oncle sans jamais trouver un lieu à eux, jusqu'à ce qu'ils squattent et retapent le grenier d'un entrepôt. Ce livre est d'un intérêt mineur par rapport à l'ensemble de l'œuvre d'Els Pelgrom. Par contre, le thème cadre bien avec elle : un enfant n'a qu'à s'accommoder des situations pénibles souvent créées par les adultes. Ce n'est pas dramatique, mais l'enjeu est assez sérieux pour requérir de l'ardeur et de la créativité. C'est ainsi que le trio de ce récit invente sa propre langue (le « Zakopane »), en réaction contre le néerlandais qu'ils ne comprennent pas. La découverte de leur logement, par contre, se produit un peu trop facilement, et n'est pas très crédible. Le point faible du talent d'Els Pelgrom apparaît clairement dans ce livre : c'est la structure narrative. Il n'y a ni développement véritable, ni apogée. Les épisodes s'imbriquent les uns dans les autres et la fin aurait pu n'arriver que dix chapitres plus loin. Au fond, *L'Etrange voyage de Sophie* est le seul livre d'Els Pelgrom qui présente un récit bien construit, menant fermement le lecteur vers une fin nette et définitive.

Un jeu entre fantastique et réalité

En 1980 paraît *Les Trois Jacquots*, dans lequel l'écrivain expérimente pour la première fois l'introduction d'éléments fantastiques dans une histoire qui, par ailleurs, se déroule dans la réalité. Quand sa mère doit se faire hospitaliser, Zwaantje est hébergée chez un oncle et une tante sans enfant. La maison est vide et froide, les baisers de la tante semblent dictés par la seule obligation, et il est interdit à l'hôte de fréquenter la grande famille surinamoise qui habite plus loin dans la rue, sous prétexte que ces gens « sont si différents ». Bien entendu Zwaantje

enfreint l'interdiction. Elle s'y réchauffe au désordre accueillant – on peut y regarder la télé, une assiette sur les genoux – et, grâce à son entêtement et à sa persévérance, elle arrive à convaincre la police de l'innocence du fils aîné accusé d'un vol à main armée. L'élément d'enquête rend le livre agréable à lire. Dans ses moments de solitude, Zwaantje fait surgir les trois Jacquots, ses « enfants d'air », qui personnifient son alter ego. Ce sont des petits durs, bruyants et impertinents, qui jugent sévèrement le délit auquel leur amie se trouve mêlée. Ils ne sont pas très bien intégrés dans le récit dont ils constituent un élément un peu étrange, mais l'histoire est surtout infirmée par la tendance moralisatrice et la dénonciation d'abus sociaux qu'Els Pelgrom a pourtant su éviter dans ses autres œuvres. Cela explique sans doute également pourquoi le livre a presque disparu de la scène, pourvu de l'étiquette : indissociable de son époque.

Dans *Lady Africa et les autres*, l'auteur continue de trouver son inspiration dans le mélange du fantastique et du réel. Pour la première fois, c'est un garçon qui tient le rôle principal, un garçon efféminé comme Els Pelgrom les affectionne : il est pensif, renfermé et ne se comporte jamais en macho. Son problème, en échange, est typiquement masculin, car il doit se faire circoncire et attend son hospitalisation déjà depuis des semaines. Il trompe cette pénible attente en inventant des aventures impliquant ses anciens jouets, comme le canard Lady Africa. L'angoisse et l'incertitude sont bien rendues ; les personnages et les événements sont cauchemardesques, même si les frontières avec la réalité restent toujours visibles. Le lecteur sait à quel point les personnages d'horreur aussi bien que les héros de l'histoire sont imaginaires, même si chaque endroit et chaque mouvement sont minutieusement situés sur un plan du centre

ville d'Amsterdam. Toutefois, cela n'enlève rien à la crédibilité des expériences. Certains passages de ce livre annoncent le *magnum opus* sur la petite Sophie malade. Le jeu entre fantastique et réalité revient, poussé à l'extrême, dans *La Rue où il ne se passe rien* (1986). Comme la vie normale est d'un ennui mortel, Andreas de Grenade imagine une série ininterrompue d'événements prodigieux. Ces rêves envahissent la réalité à un point tel que la véritable aventure dans laquelle le garçon se trouve impliqué ne l'émeut guère. « Il se passe plein de choses dans ma tête, comme si je regardais un film. Et après, je ne sais plus ce qui est vrai et ce qui est faux. » L'écriture et la lecture d'histoires jouent un rôle important dans ce livre qui semble être une sorte de profession de foi de l'auteur : l'imagination dépasse de loin la réalité.

En 1982, Els Pelgrom contribue à l'une des nombreuses collections (pour l'enseignement de la lecture) de l'éditeur Zwijsen. Ce fut la première fois qu'un livre paru dans ce genre de collections reçut un prix : un Crayon d'Argent. *Rien pour rien* est un simple récit historique, qui se déroule dans les années 1880. A onze ans, Fine, une fille d'ouvriers, est placée comme bonne à tout faire chez un médecin. Les différences de classe sont brièvement, mais très clairement exposées. La protagoniste est une petite fille indépendante, qui a bien trop la nostalgie de sa famille et le sens de sa propre valeur pour accepter les caprices et les grands airs de sa patronne, à qui elle finit par tourner fermement le dos. L'aspect terre-à-terre et concret du style, ainsi que l'omniprésence du détail révélateur, donnent au lecteur une image très nette de ce qu'ont pu être les relations entre « le haut et le bas de l'échelle » en Hollande. En outre, la façon résolue avec laquelle Fine décide de rentrer à la maison, en compagnie d'un nouvel ami et d'un

cochonnet, est très satisfaisante pour le sens de l'équité du lecteur. Il est un peu surprenant qu'Els Pelgrom se soit prêtée à ce genre d'écriture extrêmement réglementée, dont même le nombre de caractères par ligne a souvent été préétabli. Dans une interview elle a affirmé à ce propos : « Je l'ai fait uniquement parce que je devais gagner ma vie et que l'expérience m'a appris que les lecteurs débutants manquent de bonnes histoires ». Cependant, l'amour du métier a probablement dû y jouer un rôle également, ce même amour du métier que nous trouvons dans ses belles traductions de *Peppermint Pig (Un Petit cochon de poche)* de Nina Bawden et de *Against the storm (La Tempête)* de Gaye Hicyilmaz, entre autres, ainsi que dans les adaptations très fidèles qu'elle a faites de classiques tels que *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson* et *Le Jardin secret*.

Le Théâtre de la vie

Et puis, en 1984, paraît *L'Étrange voyage de Sophie*, le livre que je considère comme le chef-d'œuvre de Pelgrom. L'auteur elle-même conteste cette idée. Au fond, elle ne comprend pas non plus pourquoi les gens trouvent ce livre si beau si triste qu'il les fait pleurer : « J'étais d'humeur hilare en créant Sophie ! Je l'ai écrit un peu fébrilement. Pour moi, ce livre ne compte pas. » On peut trouver d'autres écrivains dans l'histoire de la littérature enfantine à avoir écrit leur plus beau livre accidentellement et à ne pas vouloir en accepter le succès : Andersen, Milne, Collodi, Carroll. Avec ses quelque quatre-vingt-dix pages – mi texte, mi dessins –, la richesse des images et des émotions, ainsi que sa pluralité de sens, ce récit possède les qualités intemporelles du classique. A minuit, l'heure magique de la chambre d'enfant, les poupées et peluches de Sophie mortellement malade s'animent. Le matou Terreur a écrit une pièce sur « Ce

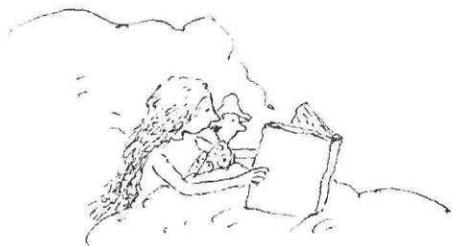


Que La Vie A à Offrir », qui sera montée dans le théâtre de marionnettes. Outre Sophie et Terreur, y participeront Monsieur Ours, la poupée de chiffon Grande Guenille et Annabella. Monsieur Ours descend d'une « famille de marchands et de chefs d'entreprise ». C'est une chiffe molle, un baratinneur qui préfère rester à la maison, cigare à la bouche et verre à la main. Grande Guenille est un fils du peuple, fort en gueule mais au grand cœur. Il en a vu de vertes et de pas mûres et connaît tout de la vie. La poupée Annabelle est une petite dame sensuelle qui flatte toujours l'homme le plus offrant. Le caractère de Sophie reste assez vague. Comme tous les autres personnages, elle est un stéréotype. Aussi, la première phrase dit-elle : « *La petite Sophie était toujours très curieuse* ». LA petite Sophie représente toutes les héroïnes d'Els Pelgrom : entreprenante, fidèle à ses amis et révoltée par l'injustice. Bref, un enfant.

Le marché de la vie se révèle plein de pauvreté et d'injustice, de chiffes molles, de nigauds et d'hypocrites, où le dernier achat de Sophie sera la mort. Heureusement, l'histoire accorde aux personnages et au lecteur une distance pour les consoler. Un baiser de Grande Guenille ranime son amie, et la petite société repart, cette fois dans un

cabriolet confortable, une boîte de bonbons sur les genoux : « *Ils roulaient parmi de vertes collines baignant dans une lumière bleue. Une brise chaude leur apportait l'odeur de milliers de fleurs... Sophie riait. Un voyage avait commencé qui n'aurait pas de fin.* » L'histoire est profondément enracinée dans les traditions populaires et les contes. On y perçoit des échos d'Andersen, de l'œuvre de Reiner Zimnik, du *Magicien d'Oz* de Baum et des *Frères Cœur de Lion* de Lindgren. L'auteur dit avoir été inspirée par la commedia dell'arte et, en tout premier lieu, par les dessins de Tjong Khing, qui fut l'instigateur de ce livre. Les dessins à la plume arachnéens et extrêmement nuancés, dont jaillit La Vie et qui ont largement mérité leur Pinceau d'Or, forment effectivement un ensemble parfaitement cohérent avec le texte. La première illustration, par exemple, est merveilleuse : on y reconnaît en forme figée tous les personnages et tous les attributs qui s'animeront plus tard. (cf. ill. p. 70) L'ensemble harmonieux que forment le texte et les illustrations, fait du *Voyage de Sophie* un livre de jeunesse par excellence, même s'il n'est pas du genre univoque et unidimensionnel que le grand public affectionne. Cependant, certains critiques ont estimé qu'il s'agissait encore une fois d'un prix décerné à un livre qu'aucun enfant ne

lirait, ce qui me semble largement exagéré. Si tant est que ce genre de critique peut avoir un fondement quelconque, je le trouverais quand même plus compréhensible appliqué à certaines œuvres couronnées de Toon Tellegen, Margriet Heymans² et Wim Hofman. Les critiques se basent essentiellement sur le rapport de 1985 écrit par Marleen Wijma sur ses expériences avec les jurys d'enfants. Elle y établit des statistiques sur le nombre d'enfants ne comprenant pas tel ou tel point, à la suite d'un entretien réalisé en présence d'un adulte qui posait des questions et, par conséquent, induisait les réponses. A mes yeux, cela est insuffisant pour pouvoir stigmatiser à tout jamais la petite Sophie comme une « œuvre ne se destinant pas aux enfants ». Un garçon de douze ans, membre de ce jury déclara : « Cela n'aurait pas pu se passer réellement, mais il s'agit bien des faits de la vie. »



Kleine Sofie en LangeWapper
(*L'Étrange voyage de Sophie*),
ill. The Tjong Khing, Querido, 1985

Et ce sont bien les faits de la vie qu'Els Pelgrom veut montrer aux enfants également dans *J'irai toujours par les chemins* (1989), un livre qui se fonde sur les souvenirs d'enfance de son mari espagnol. Un homme se retourne sur la misère inimaginable de son enfance, tout de suite après la guerre civile. Ne pouvant compter que sur ses jambes et ses mains, le petit Curro fait la connaissance

de la vie des adultes. Cette vie est dure, et l'inégalité sociale grande, mais malgré les circonstances presque insupportables, le garçon tient debout, se sachant en sécurité grâce à la sollicitude et à l'attention qui lui sont prodiguées par sa famille. Le style simple, sans fioriture, va comme un gant à cette histoire et, grâce à la perspective narrative obtenue par l'usage d'un « je » narrateur, Els Pelgrom permet à son lecteur de rentrer dans l'histoire, de sorte qu'il semble vivre lui-même le froid, la faim, les pieds abîmés à force de marcher, et l'injustice. *J'irai toujours par les chemins* est un monument dressé à la mémoire d'un petit garçon tenace qui fait honneur à son surnom de Curro : un malin au grand cœur, qui fait rire les gens.

Prenant l'ensemble de l'œuvre comme perspective, ce livre forme une sorte de triptyque avec *Les Enfants de la Huitième forêt* en panneau latéral de gauche, et *L'Étrange Voyage de Sophie* en tableau central. Sur les panneaux latéraux, la vraie vie est décrite à travers les souvenirs de jeunesse de l'auteur et de son époux. Au milieu se trouve le théâtre miniature où les poupées nous présentent les vérités archétypales des contes de fées.

Que la Fête commence

Quelque peu en dehors du cadre de ce triptyque se trouvent *Le Mont Eléphant* (1985) et *La Fête qui ne commençait pas* (1987), des récits contemplatifs, assez lents, sur une étrange société animale qui habite un versant montagneux italien. Dans le premier livre, l'atmosphère du paysage paisible, les différents caractères des animaux et leur remue-ménage sont bien évoqués. En tant que récit, cependant, les événements manquent un peu de noyau et d'orientation,

(2) Margriet et Annemie Heymans : *La Princesse du jardin*. Ecole des loisirs, 1992 (Pastel).

tandis que le rôle du petit garçon parmi les quadrupèdes est mal intégré. Dans *La Fête qui ne commençait pas* (Crayon d'Argent, 1988), l'auteur a su donner plus de cohérence au vécu touchant de ses animaux, en le concentrant sur un heureux événement : l'éléphant Hannibal, un vieil ami très cher, est en route pour leur montagne. Durant des semaines, il y règne une grande fébrilité pour fêter son arrivée : il faut faire des gâteaux, chercher du bois pour le feu de joie, écrire des poésies et répéter des morceaux de musique et des danses. Le temps passe, les guirlandes dépérissent sous la pluie d'automne, huit fois de suite les animaux finissent par manger eux-mêmes leurs gâteaux, et le doute entre dans les cœurs : Hannibal viendra-t-il un jour ? Els Pelgrom raconte ici une histoire philosophique, assez messianique, sur l'illusion qui fait vivre l'homme. Les animaux – La Martre, L'Agneau, Le Geai, l'Écureuil sans Queue, le Chat aux Rhumatismes – présentent clairement des traits humains et ont été décrits avec chaleur, humour et précision. Le Crapaud et La Truie sont des bijoux de l'art du portrait. Le Crapaud est un Oblomov à quatre pattes. Il n'interrompt son sommeil, ses sommes et ses siestes que pour réfléchir sur, par exemple, le temps qui passe ou la poésie. « *Comme j'ai du papier chez moi, tout le monde pense qu'il doit m'arriver d'écrire de belles choses. Mais écrire un vers, non, je ne suis jamais allé jusque là. Il ferma les yeux et beaucoup de pensées, certaines très belles, lui vinrent à l'esprit. Mais il n'y avait pas de vers parmi elles.* »

La Truie range, est émue, ou touille avec dévouement dans ses marmites. Sa sollicitude peut nous rappeler celle dont débordent les autres mères figurant dans les récits d'Els Pelgrom. Debout dans leurs cuisines embuées, elles incarnent la sécurité : la grosse mère du Surinam qui invite tout le monde à partager le repas familial toujours copieux, et la tante Janna qui sait garder sa maisonnée à l'abri de la guerre à grand renfort de soupe aux petits pois et de hochepot, de tartines, de succédané de café et de bols de lait chaud. La mère de Curro n'a pas grand-chose à faire cuire, mais elle exprime sa révolte contre l'existence en confectionnant une pâtisserie qu'au fond elle n'a pas de quoi payer. C'est ainsi que les plus belles scènes de *La Fête qui ne commençait pas* sont celles où les animaux se régalent de concert. C'est là que l'histoire brille d'harmonie, d'amitié et d'attente.

A vrai dire, l'ambiance de vacuité et de résignation qui a été patiemment créée, souffre un peu de l'arrivée d'Hannibal au dernier moment. Cela ressemble alors trop une berceuse pour enfants inquiets.

S'il y a un récit d'Els Pelgrom que j'offrirais aux adultes plutôt qu'aux enfants, c'est bien celui-ci. Dans l'espoir, bien entendu, qu'il y aura un enfant dans son entourage pour pouvoir lui lire le livre, car ce n'est qu'à ce moment-là que la fête commencera vraiment.

Bregje Boonstra, avril 1992
(traduction : Anna Titia Nysingh)

Ouvrages d'Els Pelgrom parus en traduction française

L'Étrange voyage de Sophie (1984) Gallimard, Folio Junior, Trad. Annie Barré, 1988.

Les Enfants de la Huitième forêt (1977) Gallimard, Page blanche, Trad. Marie-Hélène Sabard, 1990.

J'irai toujours par les chemins (1989) Gallimard, Page blanche, Trad. Anne-Marie de Both-Diez, 1992.

Le Mont Éléphant (1985) à paraître chez Gallimard en Lecture Junior, courant 1993.